

## Trésor littéraire cistercien

BERNARD DE CLAIRVAUX, *LES NOCES DE CANA (EPI2)*<sup>1</sup>

### INVITÉS À DES NOCES SPIRITUELLES

De quoi s'agit-il finalement dans la Bible et dans l'Histoire sainte sinon d'une rencontre, d'une rencontre dans l'amour entre les deux partenaires que sont Dieu et l'humanité ? Bernard ne cessera de creuser cette réalité si grande – ce 'mystère' qui toujours échappe à notre saisie et toujours dépasse ce que nous pouvons en dire – à l'aide de la métaphore des épousailles : il trouve en ce langage symbolique la clé privilégiée qui lui donne d'entrer dans l'intelligence des Écritures et d'en percevoir le cœur vivant.

Le récit des noces de Cana (Jean 2, 1-12) se prêtait bien – puisqu'il s'agit de noces – à proposer d'une manière ramassée les dimensions essentielles de l'image des épousailles. Bernard laisse les harmoniques s'appeler les unes les autres (elles proviennent du Cantique des cantiques, du psaume 44, lui aussi un 'épithalame', ou encore de Paul, etc.) et dessine comme un résumé, un condensé de l'expérience spirituelle chrétienne.

Il y a des noces, elles concernent le Christ et l'Église, et nous sommes invités chacun personnellement à vivre cette rencontre tout intime. C'est une grâce admirable que l'époux soit venu de si loin et ait tant assumé pour venir jusqu'à son épouse, se la présenter toute belle et se l'attacher dans l'amour. Voilà ce qu'il a accompli en l'Incarnation rédemptrice. Cette œuvre d'amour dont nous sommes les bénéficiaires appelle de notre part un amour réciproque, notre vie entière transformée par l'amour. Cette alliance, nous la vivons dans la tension entre un déjà et un pas encore : nous la connaissons déjà,

---

<sup>1</sup> On trouvera facilement le texte complet du sermon, dans *Les sermons pour l'année*, soit dans l'édition Brepols-Taizé en un seul volume (traduction du frère Pierre-Yves Emery), soit dans les Sources Chrétiennes 481, *Sermons pour l'année*, tome I, 2.

mais partiellement, et nous éprouvons encore le manque, nous marchons dans l'espérance de son accomplissement. C'est là qu'intervient Marie, la mère de Jésus, tout attentive à la réussite plénière des noces entre son Fils et nous.

\*

\* \*

### *Un récit symbolique : des noces spirituelles*

2.1 Vous avez entendu aujourd'hui le récit du miracle accompli aux noces, le premier des signes du Seigneur. Si l'histoire de ce miracle est fort admirable, sa signification est plus merveilleuse encore. Ce fut une grande preuve de la majesté divine que, sur l'ordre du Seigneur, l'eau se convertisse en vin ; mais il est un autre changement, dû à la droite du Très-Haut (cf. Ps 76, 11), un changement<sup>2</sup> bien meilleur encore, préfiguré dans le premier.

2.2 Nous tous, en effet, nous avons été invités à des noces (cf. Mt 22, 9) spirituelles : l'Époux, bien sûr, est le Christ Seigneur. De là ce que nous chantons dans le psaume : *Et lui, comme un époux, sort de sa chambre nuptiale* (Ps 18, 6). Et l'épouse, c'est nous-mêmes, si cela ne vous paraît pas incroyable : oui, nous formons tous ensemble une unique épouse, et en même temps les âmes de chacun sont comme autant d'épouses distinctes<sup>3</sup>.

### *Mystère étonnant*

2.3 Mais quand donc notre fragilité pourra-t-elle penser de son Dieu qu'il nous aime de cet élan d'affection dont une épouse est aimée par son époux ? Car cette épouse (dont nous parlons) est très inférieure à son Époux, aussi bien par la naissance que par la beauté et la dignité. Et pourtant, voici que pour cette Éthiopienne<sup>4</sup> (cf. Nb 12, 1) le Fils du Roi éternel est venu de si loin et, afin d'en faire son épouse, n'a pas hésité même à mourir pour elle (cf. Ep 5, 25). Moïse a certes épousé une Éthiopienne, mais il n'a pas pu changer la couleur de cette Éthiopienne. Le Christ, lui, celle qu'il a

<sup>2</sup> Ceci sera explicité en 2, 3 : il s'agit de la noirceur ou laideur qui se trouve *changée*, transformée en beauté et gloire.

<sup>3</sup> Toujours Bernard prend soin d'appliquer la métaphore nuptiale d'abord à l'ensemble du corps de l'Église, avant de l'appliquer à l'âme singulière. On remarquera ce passage du général au singulier dans la suite : si le § 2, 3 concerne *l'Église*, le § 3, 1 s'adresse à *l'âme*.

<sup>4</sup> L'Éthiopienne, c'est une femme *noire* : dans le langage allégorique, la noirceur est entendue au sens moral.

aimée quand elle était encore laide et souillée, il en fera son Église, se la présentant à lui-même toute glorieuse, sans tache, ni ride (cf. Ep 5, 27). [...]

3.1 D'où te vient, ô âme humaine, d'où te vient cet honneur ? D'où te vient cette gloire tellement inestimable de pouvoir être l'épouse de celui-là que *les anges eux-mêmes brûlent du désir de contempler* (1 P 1, 12) ? D'où te vient d'avoir pour Époux celui dont le soleil et la lune admirent la beauté, celui sur l'ordre de qui toutes choses sont changées<sup>5</sup> ?

#### *La réponse de notre amour*

3.2 Que vas-tu rendre au Seigneur pour tout le bien qu'il t'a accordé (cf. Ps 115, 12) ? Tu es la compagne de sa table, tu es la compagne de son trône, tu es la compagne même de sa couche nuptiale et le Roi t'introduit jusque dans sa chambre (cf. Ct 3, 4).

3.3 Désormais vois quels sentiments tu dois éprouver envers ton Dieu, vois quelle audace tu peux avoir envers lui, vois de quels bras, en réponse à son amour, tu dois l'aimer en retour et l'étreindre, lui qui t'a estimée si précieuse, mieux : qui t'a faite si précieuse. C'est de son propre côté en effet qu'il t'a formée, lorsque pour toi il s'est endormi sur la croix et que, dans ce but, il a accueilli le sommeil de la mort. À cause de toi, il est sorti de Dieu le Père (cf. Jn 16, 28) et il a quitté sa mère, la Synagogue, pour que tu t'attaches à lui et formes un seul esprit avec lui (cf. 1 Co 6, 17).

3.4 Toi donc, ma fille, *entends et vois*, et contemple la grandeur de la faveur que ton Dieu t'accorde, et *oublie ton peuple et la maison de ton père* (Ps 44, 11). Abandonne tes attachements charnels, désapprends ta conduite mondaine, abstiens-toi de tes vices passés, oublie tes habitudes funestes. Que crois-tu, en effet ? L'ange du Seigneur ne se tient-il pas prêt à te fendre par le milieu (cf. Dn 13, 59), si jamais tu en venais – Dieu t'en garde ! – à accepter un autre amant ?

#### *Vivre l'entre-temps, le cheminement, le manque...*

4.1 Déjà en effet tu lui es fiancée, déjà se célèbre la collation des noces. Mais le repas, lui, est préparé au ciel, dans le palais éternel. Se pourrait-il pourtant que là-haut le vin vienne à manquer ? Oh non ! Là-haut, nous nous enivrerons de l'abondance de la maison de

---

<sup>5</sup> Par cette triple interrogation (*d'où te vient*), l'auteur insiste sur la grandeur du don ainsi accordé.

Dieu, et nous nous abreuverons au torrent de ses délices (Ps 35, 9). Pour ces noces assurément un fleuve de vin a été préparé ; il s'agit de ce vin qui réjouit le cœur (cf. Ps 103, 15), car *le courant impétueux de ce fleuve répand la joie dans la cité de Dieu* (Ps 45, 5).

4.2 Entre-temps cependant, puisqu'il nous reste un long chemin à parcourir (cf. 1 R 19, 7), nous recevons déjà ici une collation, mais elle est loin d'offrir la même abondance ; la plénitude et le rassasieusement sont réservés pour le repas éternel. Ici-bas donc, il arrive que manque le vin, je veux dire la grâce du don généreux de soi et la ferveur de la charité.

*...Et prier Marie de prier pour nous*

4.3 Combien de fois, frères, me faut-il, à la suite de vos plaintes et de vos larmes, supplier la Mère de miséricorde de souffler à son très doux Fils que vous n'avez plus de vin ? Et, je vous l'affirme, très chers, si nous frappons à sa porte avec affection, elle ne se soustraira pas à notre besoin, car elle est miséricordieuse, et mère de la Miséricorde. Si en effet elle a éprouvé de la compassion pour l'embarras de ceux qui l'avaient invitée, combien plus aura-t-elle compassion de nous, si nous la prions avec affection. Elles lui sont chères, en effet, ces noces – nos noces ! – et elles la concernent bien davantage que celles de Cana, car c'est de son sein que l'Époux céleste est sorti comme de sa chambre nuptiale (cf. Ps 18, 6).

\*

\* \*

On pourrait analyser pareille page de bien des manières. Je me bornerai ici à quelques remarques sur l'efficacité d'un texte qui agit comme « éducateur du désir ». Le lecteur, qui se prête à son dynamisme et se laisse conduire par lui, s'en trouvera transformé jusqu'en les racines de son désir. Au fil du texte, son désir sera structuré, en étant amené à respecter les différentes médiations.

Car, les maîtres spirituels le savent bien, il faut des rives au désir. Comme il en faut à un cours d'eau pour éviter qu'il s'étale et se perde en eaux stagnantes. Les limites de ses rives lui permettent, tout en avançant, de gagner en force et dynamisme jusqu'à ce qu'il parvienne à son embouchure. Ainsi pour nous, l'expérience des limites rend notre désir capable d'aller plus loin, plus fort, vers son exaucement.

(1) D'abord, le texte éveille notre désir, il réveille notre ferveur et notre élan. Répétitions, interrogations oratoires, parallélismes, et

autres moyens de l'art de bien écrire visent à faire grandir en chaque lecteur la force de son désir.

(2) Mais ce désir risque de devenir exorbitant : d'où l'utilité de ce rappel que je ne suis pas à moi seul l'épouse de Dieu (du Christ) (§ 2, 2) ! Je ne suis pas 'tout', je suis un aimé unique, mais je ne suis pas l'unique aimé. Bernard se montre fidèle au langage de l'Écriture. « Celle-ci ne présente jamais Dieu ou le Christ comme l'Époux d'une personne, mais toujours comme le 'conjoint' de l'humanité, du peuple d'Israël ou de l'Église<sup>6</sup>. » C'est un gage d'équilibre spirituel que de toujours garder en mémoire cette dimension des épousailles. La justesse du langage de Bernard ne sera pas toujours gardée dans des siècles postérieurs, lorsque s'estompera la dimension du corps de l'Église et que grandira la dimension subjective et individuelle, au détriment parfois de l'aspect communautaire. Il est sain que la personne soit toujours perçue et pensée comme une parmi d'autres, comme le membre d'un corps, d'un peuple.

(3) Nouvelle limite, nouvelle 'désillusion' : l'union promise est précisément « promise », elle est en avant de moi, à distance de moi. La distinction entre le « déjà » et le pas encore » (§ 4, 1 et 4, 2) nous éduque à ne pas vouloir « tout, tout de suite ». Si la réalisation du désir est d'une certaine manière « déjà » commencée, elle est aussi différée et ne s'achèvera que plus tard, au-delà, dans le ciel : nous ne sommes « pas encore » arrivés au terme. Nous sommes des créatures temporelles, insérées dans l'histoire, et donc nous expérimentons la réalité du cheminement ; contre tout désir d'immédiateté, il nous faut accepter (douloureusement, peut-être) la médiation du temps dans sa durée et ses étapes.

(4) Enfin – et ce point représente l'apport le plus original de Bernard, me semble-t-il – nous sommes invités à rencontrer Marie non pas immédiatement comme *notre* mère (ou *ma* mère), mais comme la mère de Celui que notre cœur aime. Le lien de Marie à nous n'est pas direct et immédiat, il passe par son Fils. C'est parce que Marie est intéressée à la réussite des noces de son Fils qu'elle intervient en notre faveur. Elle nous aime en tant que nous sommes pour elle une « belle-fille », elle agit au titre de « belle-mère » (Bernard n'emploie pas le mot, mais c'est bien cette relation triangulaire que présente le § 4, 3), une belle-mère qui nous adopte et nous aime (tous ensemble et chacun personnellement) au nom précisément de l'alliance que son Fils a nouée avec nous.

<sup>6</sup> X. THÉVENOT, « Les célibats », dans *Études*, 1980, p. 663.

Ce qui s'est passé un jour à Cana, se passe tout au long de l'histoire, qui est l'histoire de ces noces. Toujours la mère de Jésus est là, présente, discrètement agissante. Toute attentive à la réussite de l'union d'amour entre son cher fils, son unique, et celle qu'il a choisie pour épouse. En tant que mère de l'époux, son souci, son désir, est que tout se passe bien, que la fête soit joyeuse et pleinement réussie, pour la joie des deux jeunes époux et de tous les invités de la fête. Et si nécessaire elle interviendra discrètement mais efficacement là où elle le pourra.

On comprend mieux alors pourquoi Bernard n'a jamais appelé Marie notre mère ou la mère des chrétiens<sup>7</sup>. Il manifeste dans la relation à Marie cohérence et justesse, son langage préserve une distance qu'on n'a pas toujours gardée par la suite et qui aurait permis d'éviter les excès que certains siècles ont connus.

*Abbaye N.D. d'Orval*

Bernard-Joseph SAMAIN, ocsso

*B – 6823 VILLERS-DEVANT-ORVAL*

---

<sup>7</sup> Si Bernard n'affirme jamais de Marie qu'elle est notre mère, il lui prête évidemment à notre égard des sentiments maternels : sur ce point, je renvoie au *sermon 1* de Gueric pour l'Assomption (voir *Collectanea Cisterciensia* 67 (2005) p. 80-84) où j'attire l'attention sur la différence de langage entre Bernard et Gueric.